

Wonderland
Douce amertume du quotidien
Wonderland, Grande-Bretagne 1999, 108 minutes

Dominique Pellerin

Numéro 210, novembre–décembre 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59234ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pellerin, D. (2000). Compte rendu de [Wonderland : douce amertume du quotidien / *Wonderland*, Grande-Bretagne 1999, 108 minutes]. *Séquences*, (210), 61–61.

WONDERLAND

Douce amertume du quotidien

Un peu à l'image de l'œuvre de Patrice Leconte dans le paysage cinématographique français, l'œuvre du cinéaste britannique Michael Winterbottom se démarque par son hétérogénéité. Depuis quelques années, ce dernier accumule les films à raison d'une ou deux productions annuelles, glissant d'un genre à un autre sans apparente difficulté. Habile artisan, Winterbottom semble être en mesure de tailler sa mise en scène en fonction des exigences que supposent les sujets, les thèmes et les modes, sans qu'aucun style particulier ne permette de l'identifier ni qu'aucune ligne directrice ne paraisse sous-tendre son œuvre. Après s'être essayé au *road movie* (*Butterfly Kiss*, 1995), à la fresque d'époque (*Jude*, 1996, adaptation cinématographique d'un texte de Thomas Hardy), au drame de guerre (*Welcome to Sarajevo*, 1997), au film noir (*I Want You*, 1998) et à la comédie romantique (*With or Without You*, 1999), avec un certain succès mais sans grande originalité, voilà qu'il nous propose une chronique familiale londonienne dans la plus pure tradition du réalisme, adoptant une approche quasi documentaire et une construction narrative évoquant les *Short Cuts*, *Happiness*, *Magnolia* et autres.

Que ce soit par son sujet, ses thèmes, sa construction ou son traitement, *Wonderland* participe définitivement d'une tendance de plus en plus marquée dans le cinéma contemporain. À l'instar des Robert Altman, Todd Solondz, Paul Thomas Anderson et nombre de jeunes réalisateurs indépendants (voir, entre autres, mon article sur la section Cinéma de demain du FFM 2000, p. 34), Michael Winterbottom et sa scénariste, Laurence Coriat, ont préconisé une structure narrative qui, de plus en plus, tend à s'imposer comme modèle susceptible de suggérer l'isolement et la solitude de l'homme dans la société contemporaine (et plus spécifiquement urbaine), c'est-à-dire la fragmentation narrative en une succession de vignettes où s'entrecroisent de nombreuses destinées. Loin de révolutionner ce type de récit cinématographique, *Wonderland* se distingue pourtant des tentatives des Altman, Solondz et Anderson. Alors que le premier utilise un ton incisif et mordant ; le deuxième, de grotesques et dépravés personnages ; et le troisième, d'absurdes situations, afin de souligner l'aliénation générale dans le monde d'aujourd'hui, Winterbottom décrit tout simplement le spectacle de la condition humaine en mettant de l'avant des personnages ordinaires confrontés à de banales situations, sans aucune dramatisation ni misérabilisme, affichant par ailleurs un ton d'une glaçante neutralité, conférant ainsi au film une incroyable impression d'authenticité.

Usant de la ville de Londres, de liens familiaux et d'une période temporelle limitée — un week-end — afin de circonscrire le cadre dans lequel s'entrecroisent et évoluent différentes solitudes urbaines, Winterbottom et Coriat juxtaposent les déceptions et les malheurs quotidiens de six membres d'une même famille en sérieux manque d'amour et de communication. Ainsi défilent Eileen et Bill, parents aigris et pathétiques entretenant une haine réciproque que le temps ne voile plus ; l'ombre de leur fils Darren, dont ils s'accusent mutuellement de la fuite ; et leurs trois filles aux prises avec des problèmes relationnels : Nadia, la célibataire à la recherche de l'âme sœur

nécessairement déçue par ses rencontres ; Debbie, la mère monoparentale en manque de liberté confrontée à l'irresponsabilité de son ex-conjoint ; et Molly, sur le point d'accoucher mais mariée à un homme en pleine crise existentielle. Ultimement, quel que soit le malheur ordinaire confronté, la femme apparaît forte — souvent déçue, elle ne semble jamais démontée —, l'homme, instable et déserteur.

Porté par le naturel des comédiens principaux (il faut particulièrement louer l'interprétation d'Ian Hart, dans le rôle du père insouciant et irresponsable, de Kika Markham et de Jack Shepherd, ces parents désabusés et amers, et de Gina McKee, qui rend avec finesse la force fragile du personnage de Nadia), *Wonderland* se révèle un savoureux instantané de vie, et ce, malgré le manque d'originalité de la mise en scène et du traitement de l'image préconisés par Michael Winterbottom. En effet, le plus récent long métrage du réalisateur britannique accuse la même faiblesse que ses précédents ; Winterbottom applique sans touche véritablement personnelle les poncifs du genre que supposent le sujet et les thèmes abordés. Aussi, dans *Wonderland*, le désarroi urbain quotidien est communiqué par l'entrelacement de plusieurs itinéraires narratifs, mais également par un traitement de l'image et des choix artistiques qui, traditionnellement, accentuent l'isolement des personnages et leur réalité : abondance de scènes nocturnes extérieures, usage d'accéléérés et de flous, instabilité de la caméra portée à l'épaule, pellicule 16 mm gonflée en 35 mm, images granuleuses et délavées, éclairages restreints, brièveté des séquences, montage visuel accéléré, raccords escamotés, etc. Seuls des plans généraux de foule ainsi que la musique de Michael Nyman (*The Piano*) viennent adoucir les changements de perspectives et ponctuer l'humeur des personnages. D'abord plaisante, cette dernière finit néanmoins par agacer à force de souligner ce que suggèrent déjà habilement les images et la prestation des interprètes.

Tout en neutralité et en non-dits, l'approche du cinéaste britannique confère à *Wonderland* une indicible fluidité qui rappelle celle de la vie. L'art de Michael Winterbottom atteint d'ailleurs ses plus beaux moments lorsque des plans de foule généraux évoquant l'univers chaotique dans lequel baignent les personnages isolent la silencieuse mélancolie d'un des protagonistes. Ainsi, malgré ses défauts stylistiques et malgré le pessimisme de son propos, cette œuvre ravit le spectateur simplement par la beauté du portrait qu'elle brosse de la douce amertume du quotidien. ➤

Dominique Pellerin



Le désarroi urbain

Grande-Bretagne 1999, 108 minutes — Réal. : Michael Winterbottom — Scén. : Laurence Coriat — Photo : Sean Bobbitt — Mont. : Trevor Waite — Mus. : Michael Nyman — Son : Richard Flynn — Déc. : Mark Tildesley — Cost. : Natalie Ward — Int. : Shirley Henderson (Debbie), Gina McKee (Nadia), Molly Parker (Molly), Ian Hart (Dan), John Simm (Eddie), Stuart Townsend (Tim), Kika Markham (Eileen), Jack Shepherd (Bill), Enzo Cilenti (Darren), Sarah-Jane Potts (Melanie), David Fahm (Franklyn), Ellen Thomas (Donna), Peter Marflett (Jack), Nathan Constance (Alex) — Prod. : Michelle Camarda, Andrew Eaton — Dist. : Universal.